

LES PRATIQUES SPORTIVES DE LOISIR DES JEUNES

Maxime Travert, professeur des universités, et Maxime Luiggi, maître de conférences, INSPE, Aix-Marseille Université, constatent un décrochage sportif des jeunes. Ils évoquent l'existence d'une confrontation, à l'école, entre cultures singulières et culture universelle et proposent un « troc culturel » !

Quelles sont les données disponibles aujourd'hui concernant l'évolution de la pratique sportive des jeunes dans notre pays ?

Les données disponibles montrent qu'en 2000, environ 68% des jeunes de 15 à 24 ans pratiquaient une activité sportive au moins une fois par semaine (Insep, 2002). En 2015, ils ne sont plus que 39% pour la même tranche d'âge, selon l'Insee. Cette baisse s'observe aussi au niveau local. Dans le département des Bouches-du-Rhône, en 2001, 79% des jeunes âgés de 13 à 19 ans pratiquaient une activité sportive au moins une fois par semaine. En 2015, le taux n'était plus que de 65,8%. La baisse de la pratique s'est accompagnée d'un accroissement des inégalités. Elle était plus marquée chez les filles que chez les garçons et elle était encore plus forte pour celles issues de milieux sociaux défavorisés. Seulement une fille sur deux (50,8%) d'origine modeste faisait du sport au moins une fois par semaine. Dans les familles plus aisées, elles étaient deux sur trois à faire du sport. Selon nos dernières estimations, réalisées en 2019, cette tendance s'accroît.

Pouvez-vous nous expliquer cette baisse ?

Elle peut être imputée à la diminution du nombre d'entrées dans la pratique et/ou à l'augmentation des sorties. Nos constats montrent que nous serions plutôt dans le deuxième scénario. En fait nous assisterions à un « décrochage sportif ». En effet, notre dernière étude montre que la plupart des adolescent-es questionné-es ont actuellement ou ont eu une pratique sportive régulière par le passé. En l'absence d'abandon, plus de 90% de ces adolescents seraient encore actuellement sportifs et sportives. Nos résultats montrent que les inégalités de sexe et d'origine sociale dans la participation sportive actuelle dépendent d'un abandon plus élevé chez les filles et les adolescents défavorisés. Les différences de taux de participation constatées ne sont donc pas liées à des inégalités d'accès à la pratique sportive, mais à des inégalités dans la poursuite de cette activité. Ces résultats ont des implications fortes en termes de perspective de valorisation de

la pratique sportive auprès des adolescent-es. Ils obligent à se décentrer d'une action préoccupée par l'adhésion des jeunes à la pratique sportive pour s'orienter vers des interventions soucieuses de leur maintien dans l'activité sportive. L'idée n'est plus de donner aux jeunes le goût pour la pratique sportive mais d'éviter qu'ils et elles le perdent.

Avons-nous une idée des raisons qui sont à l'origine de cet abandon ?

Les jeunes peuvent être contraints d'abandonner la pratique sportive soit parce qu'ils et elles n'ont plus accès aux lieux de pratique sportive (ex : pas de club/équipe, le coût, la distance), soit parce qu'ils et elles sont confronté-es à des problèmes d'ordre physique (ex : blessure). Ils et elles peuvent également décider d'arrêter. Ici, suivant le type de population, au collège ou au lycée, les résultats de l'enquête que nous avons menée dans cette direction donnent des résultats contrastés. Pour les collégiens, la pratique du sport en elle-même est principalement mentionnée lorsqu'il s'agit de décrochage au cours du collège. Les raisons se regroupent autour de trois thèmes : les situations d'échec rencontrées durant la pratique du sport (mauvais résultats), le rapport aux contraintes liées à cette pratique (l'excès ou l'absence de compétition, la répétition, l'effort à consentir pour progresser, etc.), les relations entre adolescent-es (conflit, le regard des autres, etc.) et avec les adultes (mauvaise ambiance, dégradation des relations avec l'entraîneur, etc.). Pour les élèves de lycée la raison la plus souvent évoquée est celle des contraintes liées au « métier d'élève ». Le temps consacré à la quête de la réussite dans leurs études est difficilement compatible avec la pratique assidue d'un sport. L'abandon reste la solution afin de faciliter sa réussite scolaire.

Avez-vous une idée du type de pratiques sportives qui aujourd'hui attire les pratiquants ?

La pratique du sport institué reste une pratique dominante. Pour autant, on observe que la pratique non instituée est également valorisée. Cette pratique peut relever plusieurs aspects. Nous parlerons, ici, de ceux que nous avons eu



« Compte tenu de la distance que les jeunes prennent avec la pratique sportive il nous paraît souhaitable de « re-sportiviser » la discipline. »

l'occasion d'étudier*. Elle peut se dérouler dans le cadre de manifestations organisées (comme l'ultra-trail), sous la forme d'exploration d'espaces aménagés (comme le parcours aventure en hauteur) ou sous la forme de pratiques auto-réalisées (comme le football de pied d'immeuble). D'une manière très générale ce qui attire les gens vers ces pratiques c'est que, contrairement à celles qui se déroulent dans les stades, plutôt fermées (dans un cadre strict) et exclusives (portées par la compétition), elles sont ouvertes et inclusives. Ouvertes et inclusives car celles et ceux qui s'y engagent peuvent choisir, suivant leur profil, le chemin à emprunter. Ce sont donc des pratiques « hybrides » qui s'ouvrent à des motifs d'agir différents comme se confronter aux autres mais également jouer avec ses propres limites, ou surmonter un ensemble de difficultés objectives. Ici, pour reprendre la belle formule de Bernard Jeu, « le sport devient ce que les sportifs font de lui » (*Analyse du sport*, 1987). Concernant le cas singulier de la pratique du football de pied d'immeuble, les pratiquants vont même jusqu'à choisir l'objet à convoiter, l'élimination élégante d'un adversaire de circonstance, très éloigné de celui qui est valorisé dans la pratique traditionnelle, le nombre de buts à marquer.

Comment intégrer ces constats dans le cadre de l'enseignement de l'EPS ?

Lorsque, dans le cadre de nos enquêtes les jeunes nous disent faire du sport et nous précisent lesquels, les réponses sont très variées : le basket ball, la musculation, la danse, le skate, le cheerleading, etc. que ce soit dans un cadre institué ou pas. Bref, la définition qu'ils et elles en donnent, liée à leur propre expérience sportive, est beaucoup plus large et riche que celle à laquelle certains font aujourd'hui référence et qui reste profondément attachée au sport institué. Il serait souhaitable que le débat sur la place du sport à l'école tienne compte de cette réalité et évite tout anachronisme en analysant la situation présente avec les cadres et les enjeux qui sont ceux du passé.

Compte tenu de la distance que les jeunes prennent avec la pratique sportive il nous paraît souhaitable de « re-sportiviser » la discipline. Les enjeux sont social et sanitaire. Social, parce que le partage de valeurs et d'émotions autour d'une culture sportive commune favorise le sentiment d'appartenance et contribue à la construction identitaire. Sanitaire, parce que développer un style de vie sportif s'accompagne d'un engagement physique propice au maintien et à l'entretien d'une bonne santé.

Depuis déjà quelques temps nous défendons trois idées. Il nous paraît important de prendre en compte l'esprit des formes de pratique sportive, hybrides, ouvertes et inclusives, qui suscitent aujourd'hui de l'adhésion. Ce sont celles qui permettent, à chacun-e de fixer le défi de son choix : la compétition, jouer avec ses propres possibilités, surmonter un ensemble d'obstacles. Donner l'envie de pratiquer un sport

« Il nous semble judicieux dans ce cas de mettre en œuvre « un troc culturel » »

passer par la possibilité offerte aux élèves de découvrir la diversité des expériences à vivre et de choisir celles qui leur procurent le plus d'émotion. Les activités extrascolaires doivent avoir pour origine les plaisirs partagés au sein de l'école. Si l'EPS se pense par et dans l'école, l'école s'envisage par et dans la société. Comment alors ne pas envisager une EPS qui se définit par et dans la société ? De nombreux jeunes donnent vie à des formes de pratique sportive qui, comme pour le football de pied d'immeuble, favorise le repliement autour d'une communauté joueuse. L'enseignement de ces pratiques en cours d'EPS met en confrontation une culture singulière (celle des jeunes) et une culture dont l'ambition est d'être plus universelle (celle de l'enseignant-e). Il nous semble judicieux dans ce cas de mettre en œuvre « un troc culturel » qui consiste, pour l'enseignant-e, à aller à la rencontre de la pratique singulière des jeunes pour ensuite s'en éloigner et revenir vers la forme de pratique, la plus partagée, celle qu'il et elle propose dans le cadre de son enseignement. Cette stratégie pédagogique doit mettre en débat la forme de pratique la plus familière pour l'élève et celle qui est valorisée par l'enseignant-e. Les rencontres dans le cadre de l'AS sont des moments qui permettent à l'élève d'apprécier le caractère universel de la culture sportive qui est la sienne. L'enseignant-e n'a pas pour vocation de s'ingérer dans la vie privée des adolescent-es dont il ou elle a la responsabilité. Mais, dans le périmètre disciplinaire qui est le sien, il nous semble opportun de repérer les décrochages sportifs. Tout d'abord, il faut identifier les décrocheurs et décrypter ensemble les raisons qui sont à l'origine de l'abandon du sport. Ensuite envisager, avec l'élève, des solutions personnalisées, en jouant sur son offre éducative durant les cours d'EPS ou à l'AS. Ecouter, décrypter et tenter de répondre devient une aide à la décision afin que l'élève choisisse en conscience de pratiquer ou non le sport. ♦ **MT & ML**

* Nous tenons à rappeler que Jean Griffet, Ghislain Hanula et Colin Gatouillat ont contribué aux différentes études auxquelles nous faisons référence.

Bibliographie :

- Travert M. (1997), « Le "football de pied d'immeuble", Une pratique singulière au cœur d'une cité populaire », *Ethnologie française*, XXVII, 2, Pratiques et rites, pp. 188-196.
- Travert M., Therme P. (2004), « Vers une ethnopédagogie », *Si on parlait du plaisir d'enseigner l'éducation physique*, Montpellier : Editions AFRAPS, pp. 409-418.
- Hanula G., Travert M., Griffet J. (2012), « Jouer au-dessus du vide. Les parcours acrobatiques en hauteur : une offre hybride de loisir sportif », *Ethnologie Française*, XLII, 1, pp. 165-174.

- Travert M., Gatouillat C. (2018), « L'engagement de l'élève en EPS. Les rapports aux cultures sportives », *L'engagement de l'élève en EPS. D'une approche pluri disciplinaire aux perspectives professionnelles*, Dossier EPS n° 85, Paris : Editions revue EPS, pp. 101-110.
- Luiggi M., Travert M., Griffet J. (2018), « Temporal trends in sports participation among adolescents between 2001 and 2015: A French school and territory-based study », *International Journal of Environmental Research and Public Health*, Jul., 15(7), 1335.

- Travert M., Griffet J., Hanula G., (2019), « Un sport sur mesure : l'ultra trail », *Loisirs et Société / Society and Leisure*, 42:1, pp. 165-181.
- Gatouillat C., Luiggi M., Griffet J. & Travert M. (2019), « «What sport do you prefer to do? » Improving knowledge of adolescents preferred sports within the sport participation decline framework », *Journal of Public Health*, Nov., 1-9., pubmed/4143.

LE LOISIR SPORTIF COMME VOIE D'ENTRÉE DANS LA VIE !

Julie Gaucher, agrégée de lettres et historienne du sport, a soutenu une thèse questionnant l'inscription des masculinités et des féminités sportives dans la littérature française (1920-1955). Elle est notamment l'autrice de l'anthologie *De "la femme de sport" à la sportive* (éditions du Volcan, 2019). Elle évoque ici l'évolution des productions littéraires rendant compte des pratiques sociales en matière de loisirs sportifs.

Quand on parle de loisir sportif, on imagine aisément que la littérature s'est emparée massivement de cette thématique. Dès la fin du XIX^e siècle, des écrivains de renom se sont intéressés aux nouveaux loisirs sportifs, qu'il s'agisse du canotage, de la baignade ou du cyclisme : Maupassant multiplie les scènes de canotage dans ses nouvelles et les dépeint avec la justesse que lui confère son expérience sportive. Zola s'intéresse à la nage, que ce soit dans les bains parisiens aménagés aux bords de la Seine ou dans les eaux bretonnes. Quant à Maurice Leblanc, dans son roman au titre

évocateur (*Voici des ailes*), il considère le vélo comme une voie d'accès à la liberté. Dans la première moitié du XX^e siècle, tout un pan de la littérature rend compte du besoin de loisirs et d'une vie tournée vers la nature et la dépense physique. Des romans « scouts » proposent de nouveaux modèles aux jeunes garçons, à l'exemple des textes de la collection « Signe de piste ». Le camping et le naturisme nourrissent des fictions tels que, *En pleine vie* de Jeanne Humbert (1930) ou plus tard, *L'Embellie* de Jean-Pierre Chabrol (1968). L'univers de la montagne prend aussi une place importante : est-il besoin de rappeler les succès éditoriaux de Frison-Roche ou de Samivel ? Les romanciers et romancières investissent le sport comme nouvelle thématique littéraire ; aventures et exploits sportifs se trouvent au cœur de nombreuses fictions.

En quels termes ce champ d'activités est-il abordé ? Y a-t-il différenciation marquée entre sport compétitif et loisirs ?

Le sport est évoqué sans être vraiment défini : le mouvement, la dépense physique, l'immersion dans la nature, l'aventure deviennent centres d'intérêt autant que le sport compétitif, qu'il s'agisse d'un match de football ou d'une rencontre d'athlétisme. L'essentiel est de saisir le vent de modernité qui balait la société avec l'émergence et la diffusion des pratiques de loisirs. C'est davantage notre posture de lectrice et lecteur, conscient des distinctions, qui classe a posteriori.

Quelles sont alors les activités privilégiées en termes de loisirs sportifs ?

Au milieu du XX^e siècle, on assiste à l'apparition d'une abondante littérature sur la montagne et la mer, sans doute à cause de l'imaginaire que convoquent ces univers de la démesure. Elle rend compte de la confrontation à la nature, lorsque celle-ci n'est pas apprivoisée. Ce sont de grands récits, Frison Roche y excelle, d'expériences personnelles qui cohabitent avec les récits de voyages. L'aviation, aussi, a joué un rôle important dans les imaginaires, et nourri de ce fait, tout naturellement la littérature. C'est le temps de l'exploit, des grands voyages, des aventurier·es et des figures héroïques. Que ce soit sous la forme du récit ou du roman, la littérature propose des modèles qui dépassent de la condition humaine et nourrissent le rêve.

Comment ce désir d'aventures et de dépassement va-t-il se massifier ?

On peut difficilement évaluer et quantifier l'influence de la littérature. On note simplement qu'elle contribue à nourrir les imaginaires. Sans doute, ouvre-t-elle la voie vers de nouveaux terrains d'aventure grâce à de formidables conteurs et conteuses qui suscitent envie et vocation...

Peut-on caractériser les différentes étapes significatives de l'évolution du récit des pratiques de loisirs sportifs ?

À la fin du XIX^e siècle, la littérature s'intéresse de façon



« Que ce soit sous la forme du récit ou du roman, la littérature propose des modèles qui dépassent de la condition humaine et nourrissent le rêve. »

marginale à l'émergence de nouvelles pratiques qui sont surtout l'occasion de sociabilités inédites : canotage rime avec parties de campagne et guinguettes, l'engouement pour les bains de mer réunit la société parisienne dans les stations huppées de la côte normande, le jeu de tennis se pratique sur fond de *garden parties*...

Entre 1920 et 1950, la littérature se passionne pour le sport, celui qui se déroule dans un cadre institutionnalisé, au cours de compétitions et rythme les dimanches après-midi. L'engouement est tel que de nombreuses maisons d'édition créent des collections consacrées spécifiquement à la « littérature sportive ». Puis vient la période de désamour du fait sportif, qui connaît son acmé dans les années 70 : le sport ne se raconte plus, il se voit avec la généralisation des postes de télévision dans les foyers. Il est aussi critiqué, considéré par certains comme le « nouvel opium du peuple ». À partir des années 1980, et plus encore après 2000, le sport redevient un sujet d'investissement de la littérature. La France semble ainsi rattraper son retard sur la littérature anglo-saxonne. Aujourd'hui, essais, romans mais aussi bandes dessinées et romans graphiques, sans oublier la littérature jeunesse n'hésitent pas à investir le sport. Après tout, il fait partie de la vie contemporaine ! ♦ **Entretien réalisé par JP Lepoix**